

Le Jura vaudois et la Vallée de Joux

par H. Brockmann-Jerosch avec le concours d'Edgar Piguet.



EDITIONS LE PELERIN

Collection « Jadis » no 129, texte original de 1933, tiré de l'ouvrage : La maison paysanne suisse, son origine, sa construction, ses types, par H. Brockmann-Jerosch, version française de Paul Budry, Neuchâtel, La Baconnière, 1933.

La maison. Cette maison basse et large, au rez de maçonnerie, le reste en pierre ou bois, recherche plutôt les bas-fonds abrités des vents que les crêtes exposées. Elle est orientée d'après le soleil, la façade longue, celle des portes et du névau, du côté du soleil levant,¹ de sorte que l'on peut accéder par ce côté

¹ Cf. les travaux de René Meylan, en particulier « La Vallée de Joux », *Bull. de la Soc. neuchâteloise de Géographie*, Neuchâtel 1929.

soleil à la cuisine, à l'étable et à la grange. Car toutes les parties de la maison sont réunies sous un seul toit. C'est le type de la maison tripartite remonté du Plateau. Mais le caractère ne s'en observe guère du dehors ; le fait que la maison s'enfonce en terre d'une hauteur d'hommes, la pénurie de fenêtres déroutent à première vue. Pour se défendre du froid, la maison, non contente de s'enfoncer en terre, s'enfonce souvent dans le roc. La toiture est de faible pente, l'angle de faite dépasse souvent les 140 degrés. Une couche d'un mètre ou deux de neige sur le toit n'effraye pas les gens, au contraire, cela fait couverture et s'ajoute à la couche d'humus

forestier et de mousse dont on doublait jadis les toitures de bardeaux. Par ces hivers de loup on n'aime guère quitter son coin, la cuisine sert donc tout ensemble de chambre à coucher, de chambre à manger et de chambre à outils. Jadis la cuisine n'avait pas de fenêtres et s'éclairait par la cheminée. Actuellement encore, les fenêtres qu'on y a percées ne servent pas à grand'chose.

La cheminée de planches, du type assez mal appelé bourguignon, ou à la savoyarde, s'évase du bas jusqu'à tenir toute la cuisine, quatre mètres sur quatre et plus. Elle se présente plutôt comme une construction rapportée et ferait croire que, dans le temps, la cuisine montait jusqu'au toit et laissait divaguer la fumée. Dans une lettre datée du 27 octobre 1799, au cours de son voyage en Suisse, Goethe nous décrit l'une de ces maisons : « Elle ne différait en rien par la construction intérieure, dit-il, des maisons ordinaires, à cela près que la cuisine servait tout ensemble de chambre de réunion et de vestibule d'où l'on gagnait les chambres du palier et l'escalier montant à l'étage. D'un côté un feu brûlait par terre sur une plaque de pierre, dont la fumée était recueillie par une vaste cheminée solidement et proprement construite en planches assemblées. Dans un angle s'ouvraient les portes du four, le sol était recouvert d'un plancher, à la réserve d'un petit coin devant l'évier qui était cimenté. Tout alentour et jusque sur les poutres en l'air s'alignaient, en bon ordre, toute espèce d'ustensiles, assez proprement tenus ». Le feu brûle ici en permanence durant six mois

*La cheminée
de planches.*

de l'année et, pour le reste, il n'y a pas de mois où il ne faille le rallumer.

Assez souvent, la maison jurassienne possède *Le cabornet.* un deuxième foyer, peu apparent, tantôt dans la cuisine, tantôt dans la chambre. Simple niche dans le mur, qui sert actuellement à entreposer l'attirail du fourneau ou de menus objets. Le nom de *cabornet* est un diminutif de *born* ou *bronn*, qui désigne la cheminée. Certains se souviennent d'y avoir vu brûler du feu, censément pour donner du « bon air ». Les uns expliquent qu'il s'y brûlait du genévrier pour donner bon goût à la viande fumée, d'autres que c'était « bon pour la grippe ». On se demande s'il ne s'agirait pas là d'un vestige d'autel aux dieux lares.

De la cuisine, on passe dans la chambre à coucher des parents qui élit volontiers le côté soleil, et dont les tablettes de fenêtres se trouvent au niveau du sol extérieur. Suit une troisième pièce, tantôt chambre à coucher, tantôt cave. De la cuisine de nouveau un corridor en planches, simple construction volante naguère, aujourd'hui prise à l'œuvre, conduit à l'étable et à la grange. De cette façon, toute l'exploitation domestique peut se faire sans mettre le nez dehors. D'autre part, le plan est conçu de manière à laisser l'entrée en retrait entre les deux corps avançants de la façade, ce qui ménage là une façon de vestibule abrité au soleil. Dans la belle saison, *Le néveau.* c'est là que l'homme bûche son bois, façonne ses bardeaux ou ses ustensiles, que jouent les enfants, que la femme fait sa couture, que se tiennent le chien et la volaille. Et de là aussi qu'on gagne la grange par une rampe.

Le bois à brûler s'empile sur une galerie qui n'est que le prolongement de la poutraison de l'étable, le *soleret*, complément du *solin*, qui se place au-dessus de l'étable et qui supporte la provision de foin. Si le tas monte jusqu'au toit, on y accède par une lucarne ménagée dans le toit, d'où l'on peut gagner, soit le solin, soit les planchers étagés dans la grange, les *ébauchés*, qui ont chacun leur office spécial.

A côté de ces maisons isolées, qui font plutôt rareté à la Vallée de Joux, les maisons s'enchaînent par rangées, qu'ils appellent les *voisinages*, où les parties agricoles occupent une place réduite et qui s'annexent de nouvelles bâtisses au fur et à mesure des mariages.

Les toitures consistaient en un tablier de bois rond revêtu de mousse et d'humus forestier, puis recouvert d'une épaisse couche de bardeaux. Au prix où sont montés le bois et la main-d'œuvre, ces coûteuses toitures ont fait place presque partout à la tuile, et particulièrement à la couverture de zinc. En même temps que les maisons gagnaient en hauteur, plus exposées au vent, il s'agissait de les protéger en évitant toute espèce de saillies qui eussent donné prise. Quand il transforme sa maison, le Jurassien pousse les murs aussi en dehors que possible, quitte à supprimer le névau. Ces toits de zinc à fleur de murs, qui parlent d'urgence pratique, l'absence de volets rabattus en dehors, dont le vent ferait des jouets, voilà qui est fait pour souligner l'aspect prosaïque de ces demeures.

D'autre part, les temps modernes n'ont pas laissé d'améliorer beaucoup le confort de l'intérieur. Nul doute que la chambre à coucher et la cuisine jadis ne faisaient qu'un. L'aisance grandissante, les besoins de l'industrie horlogère ont conduit à séparer ces pièces. La partie antérieure de la cuisine devint la chambre à coucher des parents, et créa en s'agrandissant un avancement sur la façade. Le chauffage de cette pièce devait être des plus spéciaux. Comme on n'eût su que faire d'un foyer ouvert à fumée libre, on pratiquait dans le mur une niche de 80 sur 100 cm., où l'on encastrait une plaque de fonte historiée d'emblèmes et de millésimes, achetée à Morez ou à Lons-le-Saulnier, comme le prouveraient les écus aux lis de France. Le foyer de la cuisine suffisait à chauffer cette plaque et la niche, la *cavette*, était un bon coin où s'asseoir. Certaines pièces n'ont jamais connu que ce mode de chauffage. Puis est venu le poêle, sans lequel aujourd'hui l'horloger ne saurait vivre. Les anciennes plaques ont été encastrées dans le mur de la cuisine, soit pour l'ornement, soit comme protection derrière le foyer.

Dans les maisons modernisées, la chambre des parents s'est ornée d'une fenêtre à croisée. La plus ancienne de ce genre que j'aie notée, une maison du Lieu, datée de 1616, confirme l'avis de M. Aug. Piguet, qui fait remonter cette amélioration au XVII^{me} siècle. Il s'agit à vrai dire d'une bâtisse à un étage enfoncée de 1 m. 80 dans la roche, et dont la cuisine est encore dépourvue de fenêtre,

mais propre et confortable dans l'ensemble. Tout dit qu'il s'agit d'une maison aisée ; les assises du toit sont en pierre de taille. Les demeures à deux étages datent au plus du XVIII^{me} siècle. L'étage supérieur présente, en plus des chambres à coucher, une pièce lambrissée au-dessus de la chambre de famille, la *salle*, qui sert aux réceptions et témoigne du niveau de culture qui règne en cette contrée.